

peuvent pas nous donner ; et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe nous commençons à les ouvrir à ce qui demeure , et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils, et le saint-Esprit!

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON *

Hélas! quel objet funeste mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit! Me serait-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde? Grande et auguste reine que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui cause à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvements, quels accidents imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande âme? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement? au contraire ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'État, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin tout entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animait son courage; et c'est cette même foi et ce même abandon à la providence, qui, la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusques entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfants, cette

Ce morceau forme dans le manuscrit un hors-d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la reine mère. Dans ce plan, l'auteur devait retrancher de son discours, depuis ces mots de la page 251, *Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme, jusqu'à la fin, pour y substituer cette péroraison. (Édit. de Déforis.)*

force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre, ô vie glorieuse et éternellement mémorable! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée! Quoi donc! nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux! Quoi! cette bonté, quoi! cette clémence, quoi! tant de douceur parmi tant de majesté; quoi! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières; enfin, toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire! qui nous a si tôt enlevé cette reine que nous ne voyions point vieillir, et que les années ne changeaient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé était caché le foyer de cette humeur malfaisante dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? que nous ne sommes rien! ô que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si, s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables, pour achever de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine, qui devait illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

*Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram*¹: « Ouvrez les yeux, arbitres du monde; entendez, juges de la terre. » Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, faibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu, et dépendants de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent serait tranquille, qui nous garantira l'avenir? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous

¹ Ps. II, 10.

TROISIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini; ... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur... et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Luc. II, 22, 24.

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans notre évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or afin de vous dire en quoi consistaient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses. Premièrement il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes : puis, ce temps étant expiré, elles se venaient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie; lesquelles l'une et l'autre ne regardaient principalement que la mère, et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observait que pour les mâles, et parmi les mâles n'était que pour les aînés, que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetaient par quelque somme d'argent; témoignant par là que tous leurs aînés étaient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenait que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois

font à leur gré des années fatales! esprits turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui, ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes, pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique : et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles; mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parlait à nous, quand il a dit ces belles paroles : *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus; et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat*¹ : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'État gémit sous le poids de nos péchés; et que joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers, et aussi il est écrit que souvent « le jugement commence par sa maison : » *Tempus est ut judicium incipiat a domo Dei*². Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances, le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes frères, de ne mettre pas Dieu contre nous; et infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité; où nous conduise, etc.

¹ Lib. V, Ep. XX, ad Mauric. l. II, col. 747.

² I. Petr. IV, 17.

cérémonies consiste, à mon avis, tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre évangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense en vérité, mes très-chères sœurs, qu'il serait difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première que la loi de la purification présupposait que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si suscepto semine pepererit masculum*¹; où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires : autrement ce mot, *suscepto semine*, serait inutile et ne rendrait aucun sens. La loi donc de la purification parlait de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardait en aucune façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous les savez, mes très-chères sœurs, que son fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en était sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification, c'était seulement à cause de la coutume, et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas était si fort extraordinaire, qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge : en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on aurait d'elle, et qu'il n'y aurait personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi qui, comme nous l'avons dit, en présupposait la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe

¹ Levit. XII, 2.

qui sont soigneuses de garder leur virginité mettent leur point d'honneur à faire connaître qu'elle est entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avouent franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui semblait si injurieuse à sa très-pure virginité; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire, pour les immondices légales qu'elle n'avait nullement contractées; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avait conçue comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui semblait si pressante, et de faire connaître aux hommes ce qui s'était accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes il faut l'avouer, mes très-chères sœurs, cela est du tout admirable; surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendait aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui avec sa bonté et naïveté ordinaire eût dit qu'il était vrai que sa femme était très-chaste, et qu'il en avait été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Élisabeth sa cousine, qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme que le Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes¹. Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle

¹ Luc. I, 49.

seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disaient de son fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devait être, elle à qui l'ange avait dit si nettement qu'il serait appelé le Fils du Très-haut, et qu'il siégerait à jamais sur le trône de David son père. Et certes vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connaissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes il fallait qu'elle se fit voir par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité². » Et il y a dans son Évangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connaissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : « J'ai, dit-il³, à être baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit accompli! » Lui donc, qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paraître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'était lui, c'était lui, chères sœurs, qui donnait ce sentiment à sa sainte mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher fils le sait, ce lui est assez. O silence! ô retenue! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son fils unique; ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère

² Matth. XVII, 9.

³ Luc. XII, 50.

semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre faiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistait en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportais au commencement de ce discours. Or Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvaient être offertes légitimement. « On offrira, dit-il¹, un agneau d'un an avec une tourterelle ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on pouvait suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle; et cela se faisait ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'était le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le Roi du ciel. Écoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : Ils offrirent, pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste? Pourquoi cette alternative? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative : deux pigeonneaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvaient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportait dans le temple le vrai agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde? ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur; pourvu que nous connaissions que le sacrifice

¹ Levit. XII, 6, 8.

quel qu'il ait été, était le sacrifice des pauvres : *par turturum, aut duos pullos columbarum* ?

Chères sœurs, qui poussées de l'Esprit de Dieu avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur ? son père gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique : lui-même il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite ni de quoi appuyer sa tête. Certes les historiens remarquent que souvent à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devaient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devaient être un jour empereurs ? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'était reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devait vivre ! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde ? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il était à la croix il voyait ces avarés et impitoyables soldats qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulchre emprunté ? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne se point démentir dans cette action, qui était comme vous le verrez tout à l'heure une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche par la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par votre abondance » ; inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

¹ Luc. II, 24.

² II. Cor. VIII,

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnait que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu pour faire voir qu'il était le maître de toutes choses, avait accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandait tout ce qui naissait le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum... tam de hominibus quam de jumentis* ; il ajoute incontinent la raison : car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers-nés, tant parmi les hommes que parmi les animaux ; car tout est à moi, » *mea sunt enim omnia*. Et il exigeait ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnaître le chef de toutes les familles d'Israël ; et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étaient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* : « Vous séparerez tous les premiers-nés au Seigneur. »

Et c'est en ce lieu que je puis me servir des paroles du grave Tertullien et appeler avec lui le Sauveur Jésus l'Illuminateur des antiquités³, qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut ? d'où l'ange concluait que ce qui naissait d'elle serait « saint⁴. » Et voici qu'étant « le premier-né de toutes les créatures, » ainsi que l'appelle saint Paul⁵, et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum*⁶ : « Mon Père, je

¹ Exod. XIII, 2.

² Ibid. 12.

³ Adv. Marcion. lib. IV, n° 40.

⁴ Luc. I, 35.

⁵ Colos. I, 15.

⁶ Joan. XVII, 19.

« me consacrer pour eux : » afin d'accomplir cette prophétie qui avait promis à nos pères qu'en lui toutes les nations seraient bénites¹, c'est-à-dire, sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire, au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son épître aux Hébreux, chapitre dixième ; elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'apôtre : *Holocausta pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio* : « Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je me suis offert, j'ai dit : J'irai moi-même, afin d'exécuter votre volonté ; » c'est-à-dire, comme l'entend l'apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie ? Saint Paul les fait dire à Notre-Seigneur en entrant au monde : *Ingressus mundum dixit*³. Or le Fils de Dieu n'avait que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple ; de sorte qu'il ne faisait à proprement parler que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie était comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditait le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinait à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chères sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée ; si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figures de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur ; et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à tra-

vers des ombres et des figures externes, contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple dans la manne ils se nourrissaient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous ; vrai pain des anges et des hommes ; et leur foi leur faisait voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement ; à plus forte raison la très-heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit : c'est-à-dire, joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire, l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentais tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange ; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion : puisque ce jour en était une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car comme en cette sainte journée son esprit devait être occupé de la passion de son fils ; pour cela il est arrivé non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte mère, ne l'entretenant que des étranges contradictions dont son fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il¹, est établi comme un signe auquel on contredira ; et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible, que, n'énonçant rien en particulier, elle laissait appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit ; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge unissant son intention à celle de son cher fils, se dévouait avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens*, à propos de cette

¹ Luc. II, 34.

* Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que

¹ Genes. XXII, 18.

² Hebr. X, 6, 7.

³ Ibid.

offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été aggrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie? Or en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes dérèglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son fils à Dieu, qu'elle se dédie d'elle-même à sa majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion; tel qu'était Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avait une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensait jour et nuit à autre chose qu'à lui : et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde; comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachait toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisait en lui deux mouvements très-puissants : l'un était un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seraient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel*. Le saint vieillard soupirait donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses desirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avait inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine érance qu'il ne mourrait point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoublait ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avait-il plus que son amour et son espérance qui soutinrent ses membres cassés, et qui animât sa décrépète vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père

telle a été son intention, puisqu'il rappelle en fête de cette adoration les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (Édit. de Déforis.)

¹ Luc. II, 25.

éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poursuivés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in spiritu in templum*. Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections : venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là qu'il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait*. Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que d'ardents baisers! quelle abondance de larmes! il faut donc, avant toutes choses, que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez³! a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point⁴! Après que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous⁵? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace*⁶.

Que vous dirai-je de cette divine paix que le

¹ Luc. II, 27.

² Ibid. 28.

³ Ibid. x, 23.

⁴ Joan. xx, 29.

⁵ Ps. xxxiv, 11.

⁶ Luc. II, 29.

monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or n'est-ce pas ici le mystère de charité? car par le moyen de la sainte chair de Jésus nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit. Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui comme des soldats aveugles et téméraires profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor. Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles; lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom : lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. Amen*.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Desirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? Cant. VIII, 5.

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme; et celui que nous célé-

¹ Joan. I, 3.

² I. Thess. IV, 4. II. Cor. IV, 7.

* D. Déforis a inséré ici mal à propos un Précis de sermon sur la Présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique

avons, a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria*.

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphe, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux; vous n'ignorez pas, mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son fils lui destine doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité : si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin fils devant le trône du Père pour y recevoir de sa main une couronne

assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge; et le texte le prouve évidemment. Nous l'avons placé ci-dessus sous ce titre. (Édit. de Versailles.)